

Syndrome de l'imposteur sous le prisme communicationnel : de la performance de genre à la résilience et à la résistance poétiques en milieu académique

The Imposter Syndrome under the Communicational Lens: From the Gender Performance to the Poetic Resilience and Resistance in Academic sphere

Maya VELMURADOVA

*Docteure en SIC, Enseignante à l'Ecole de Journalisme de la Communication Aix-Marseille),
Aix-Marseille Université - France*

Abstract :

This article questions the connections between feelings of illegitimacy associated with the *imposter syndrome*, the silenced voice and the role of poetic creation. It examines how certain experiences of institutional and academic delegitimization may participate in the socially constructed *imposter syndrome* within the female researchers and lead to a form of *writing paralysis* or *scriptural shock*, as illustrated by three professional experience testimonies. Drawing on an autoethnographic research-creation approach, the author proposes a reflexive analysis two of her own poems produced in such context. Thus, the article contributes to exploring the poetry writing act both as a space of resilience construction in the face of inhibited speech and as a critical and performative practice likely to participate in challenging and reconfiguring normative narratives of legitimacy.

Dans une perspective critique interdisciplinaire (sociologie, SIC, psychologie), le *syndrome de l'imposteur* est abordé ici non comme une pathologie individuelle, mais comme le résultat d'un « bruit » communicationnel (re)produit par les institutions — familiales, professionnelles et académiques — qui contribuent au maintien de frontières de genre. En effet, le sentiment d'illégitimité est maintenu par un système de signaux asymétriques valorisant la sur-confiance (illustrée par l'effet Dunning-Kruger) tout en pathologisant le doute de soi, lui-même socialement construit particulièrement chez les femmes (employées, cadres, entrepreneuses, chercheuses). Nous entendons par « signaux asymétriques » les évaluations, interactions, formes de reconnaissance, silences institutionnels, pratiques d'encadrement et normes discursives qui attribuent différemment la légitimité selon le genre. Le « bruit communicationnel » désigne alors les effets cumulés de ces messages parfois contradictoires qui brouillent la reconnaissance de soi comme sujet légitime. Puisant dans la littérature et dans quelques exemples issus du cadre institutionnel académique, l'article discute de la gravité des conséquences de ce « bruit » systémique, pouvant mener à une véritable *sidération scripturale*. Le propos est illustré par trois témoignages dans lesquels le traumatisme lié à la légitimité engendre une inhibition de la parole s'étendant des travaux de recherche jusqu'aux communications quotidiennes (courriels).

Face à cette rupture, nous proposons une méthode d'analyse incarnée issue de la recherche-crédation. Le corpus proposé est constitué de deux poèmes conçus ici comme des dispositifs heuristiques : l'un explore le syndrome de l'imposteur comme paralysie du « je » sous le masque face aux normativités dominantes de l'institution, l'autre déconstruit l'arrogance de ces postures dominantes de sur-confiance à la lumière de l'effet Dunning-Kruger¹. En adoptant une posture réflexive qui embrasse l'ambiguïté de l'acte d'écrire, l'écriture poétique permet de médier par la matérialité du texte un silence traumatique et de le transformer en un savoir « situé », non seulement critique mais aussi *performatif*.

1. Syndrome de l'imposteur comme produit communicationnel systémique

Le syndrome de l'imposteur (SI) — que Clance et Imes (1978) désignaient à l'origine sous le terme d'« impostor phenomenon » — peut être défini, dans une reformulation libre de leurs travaux (p. 241), comme la difficulté persistante à reconnaître ses compétences malgré des réussites objectivement observables. Les personnes concernées attribuent fréquemment leurs succès à des facteurs extérieurs : la chance, le hasard ou à une erreur d'évaluation, et leurs échecs, en priorité, à elles-mêmes, tout en vivant dans la crainte d'être un jour démasquées comme incompetentes. Longtemps étudié dans une perspective psychologique centrée sur l'individu, ce phénomène a progressivement été réinterprété à la lumière des approches critiques qui soulignent son ancrage dans des rapports sociaux de pouvoir.

Dans cet article, nous soutenons cette hypothèse critique que le syndrome de l'imposteur devrait être appréhendé comme produit communicationnel systémique. Les travaux relativement restreints (Point, 2020) qui sont consacrés directement à l'analyse critique et systémique du SI, mobilisent les approches des *performance studies*, des *gender studies* et des approches critiques. Ces travaux postulent que le sentiment d'imposture ne peut être réduit à un simple manque de confiance en soi ; puisqu'il émerge et se maintient dans des contextes structurels où la reconnaissance, la visibilité et la légitimité sont distribuées de manière inégale (Glowacki-Dudka et Baize-Ward ; Gill et Orgad). Dans cette perspective, le doute n'est pas seulement un état psychologique : il constitue également un effet des rôles attribués et des normativités institutionnelles (familiales, sociétales, professionnelles) qui définissent qui peut parler, de quelle manière, et être entendu, être publié ou être reconnu comme légitime.

Les travaux des approches féministes et sociologiques critiques (Butler, 1990 ; Bourdieu, 1998) montrent que le sentiment de légitimité se construit très tôt à travers des attentes différenciées de genre. Les garçons sont davantage encouragés à investir l'espace public, à prendre des risques et à exprimer leur confiance, tandis que les filles sont plus fréquemment socialisées à l'auto-surveillance, au perfectionnisme et à la recherche de validation externe (Duru-Bellat ; Leaper et Friedman ; Orenstein ; Gill et Orgad)². Ces normativités genrées affectent durablement et profondément les rapports aux métiers, à la prise de parole, à la visibilité et à l'autorité intellectuelle, ainsi que les interactions et les relations avec l'autre sexe. Selon des études en psychologie du développement aux Etats-Unis (répliquées dans d'autres pays), dès l'âge de six ans les filles commencent à se comparer de manière

¹ Le concept de l'effet Dunning-Kruger est émergé de l'écriture poétique réalisée sans une intention scientifique et est mobilisé ici comme une grille de lecture illustrant les normes contemporaines de valorisation de la sur-confiance, et non pas comme une explication causale du syndrome de l'imposteur.

² L'écrivaine sociologue féministe Emma montre aussi de manière visuelle incisive dans ses œuvres engagées de bandes dessinées comment les garçons sont valorisés pour leur affirmation et leur bravoure, et les filles - pour leur physique, leur prudence ou leur capacité à répondre aux attentes d'autrui.

défavorable vis-à-vis des garçons, et expriment que ces derniers seraient plus aptes intellectuellement¹ qu'elles d'investir les tâches plus complexes et les métiers plus exigeants (Bian, Leslie et Cimpian).

Ces prédispositions se prolongent à l'âge adulte dans les sphères professionnelles et académiques. Dans le prolongement des *performance studies* de Butler, l'identité de genre peut être comprise comme le résultat de performances de rôle répétées qui finissent par apparaître naturelles et deviennent des normativités de genre assimilées et reproduites. La théorie de la ventriloquie en communication organisationnelle (Cooren) postule également que des normes incarnées peuvent être continuellement rejouées à travers les pratiques de communication : le sujet n'est pas un sujet complètement autonome, mais un ventriloque porteur des voix d'autres entités. La ventriloquie permet alors de comprendre comment les normes et les scripts prennent voix dans les interactions : les sujets parlent (ou se taisent !) au nom de normes, de rôles attribués ou de figures d'autorité qui semblent parler à travers eux (Cooren, 2010, 2012). Sous ce prisme, publier, signer un texte ou prendre la parole en conférence ne constituent pas seulement des actes intellectuels, mais également des performances sociales de légitimité conformes à des normes – des scripts de légitimité académique. Les tensions de la dissonance ressentie avec ces normativités dominantes et des expériences répétées de délégitimation peuvent alors produire une perturbation profonde de la perception de sa propre capacité « en tant que... ». Les voix institutionnelles intériorisées continuent à « parler » dans et avant l'acte même de dire ou d'écrire, transformant la publication en espace de négociation entre différentes autorités discursives.

Ainsi, la légitimité professionnelle et académique elle-même relève d'un processus *performatif*, puisqu'elle se construit et se maintient à travers des actes de parole, des rapports ou des publications, des prises de position affirmées et des formes de visibilité qui sont socialement valorisées. Le SI peut alors traduire la tension entre les performances attendues de l'assurance et de la mise en avant de soi et le vécu de doute de soi construit socialement, tension particulièrement virulente lorsque les sujets évoluent dans des espaces historiquement façonnés par des normes masculines de réussite, d'évaluation, de haute compétitivité et d'autorité. Cette lecture critique rejoint les analyses plus récentes de la *confidence culture* (Gill et Orgad), qui montrent que les difficultés rencontrées par les femmes sont souvent reformulées comme des problèmes individuels de confiance en soi. Nous soutenons l'hypothèse des autrices, que ce manque de confiance constituerait la trace subjective de mécanismes structurels de délégitimation — hypothèse que le corpus restreint mobilisé ici permet d'illustrer.

2. Quand le doute devient silence

La littérature sur le sentiment d'imposture montre que les femmes rapportent en moyenne des niveaux plus élevés de doute de légitimité et d'auto-dévalorisation que les hommes, en particulier dans les contextes professionnels et académiques fortement compétitifs. La méta-analyse récente de Price et al. (2024) montre l'existence d'écarts moyens, mais souligne également leur hétérogénéité selon les disciplines, les contextes institutionnels et les modalités de mesure. Les écarts observés apparaissent produits par des conditions structurelles de reconnaissance inégale, de surcharge de travail et d'exposition différenciée au jugement académique (Price et al.). Dans les SHS en particulier, l'activité scientifique repose fortement sur l'argumentation, l'écriture, la publication et la visibilité de l'auteur ou l'autrice. En France, les femmes représentent 71 % des diplômés de master en lettres, langues et sciences humaines en 2021-2022 (MESR-SIES, 2024, p. 22), mais cette présence numérique ne se traduit pas par une égalité de reconnaissance scientifique. En 2022, elles représentent 54 % des enseignants-chercheurs titulaires en lettres et sciences humaines, contre 29 % en sciences et techniques (MESR-SIES, p. 44).

¹ Attribution de la « brillance » intellectuelle et du « génie inné » au le sexe masculin

Toutes disciplines confondues, les femmes représentent 45 % des MCF et 31 % des professeurs d'université, avec des écarts plus marqués dans certaines disciplines (MESR-SIES, p. 40). Les études bibliométriques internationales montrent également une sous-représentation persistante des femmes parmi les auteurs les plus cités, ainsi qu'un moindre recours à la publication en auteur unique dans plusieurs disciplines, bien que ces tendances varient selon les disciplines, les indicateurs retenus et les périodes étudiées (Huang et al., 2020 ; Chaignon et al., 2023). Les doctorantes et jeunes chercheuses en SHS sont particulièrement exposées à des formes de précarité susceptibles d'affecter durablement leur rapport à l'écriture : doctorats non financés, surcharge pédagogique, travail émotionnel, isolement intellectuel et faible reconnaissance institutionnelle (Musselin ; MESR-SIES). La pandémie de Covid-19 a exacerbé les inégalités dans le champ scientifique : une diminution des publications féminines durant les confinements (alors que les publications masculines ont augmenté pendant la même période), attribuée à l'augmentation du travail domestique et de la charge de care (King & Frederickson)¹.

Dans ces contextes, le retrait de parole académique prend souvent des formes discrètes de *parole empêchée* : ralentissement de l'écriture, auto-censure (orale et écrite), évitement des espaces de visibilité scientifique ou abandon silencieux de certains projets et de carrières (Ahmed ; Gill et Orgad). Plus encore, les travaux sur la littératie universitaire soulignent que l'écriture académique implique une forme d'« autorisation » : écrire suppose de se reconnaître — et d'être reconnue — comme sujet légitime du savoir (Dolignier). Dans cette perspective, les sentiments d'illégitimité intériorisés face à des expériences potentiellement traumatiques de dénigrement (ne serait-ce que par le *quiet quitting*² de l'encadrant de recherche), de disqualification (silencieuse ou verbalisée³), de discrimination fondée sur différents critères⁴, de harcèlement moral ou sexiste⁵ peuvent produire des formes de retrait scriptural qui dépassent largement les difficultés techniques d'écriture. Les phénomènes de *writing paralysis*, de *speechlessness* ou de *traumatic silencing* décrits dans la littérature anglophone (Caruth ; Felman et Laub) rejoignent ce que nous proposons d'appeler ici *sidération scripturale*.

En effet, dans certains contextes marqués par le harcèlement, la délégitimation ou les violences symboliques répétées, le doute peut conduire à un effondrement du sentiment de légitimité énonciative et à une véritable paralysie de l'énonciation. Le concept de *sidération scripturale* désigne cet effondrement de la capacité d'écrire et de communiquer sous l'effet d'un traumatisme lié à la légitimité. Nous proposons de définir la *sidération scripturale* comme l'effondrement temporaire ou durable de sa capacité perçue à occuper une position énonciative légitime selon les scripts dominants intériorisés, dans un espace institutionnel, au point d'empêcher le sujet de s'autoriser à écrire, publier ou prendre la parole⁶. Par ces aspects, cette catégorie analytique ne désigne ni un trouble clinique ni un simple blocage rédactionnel et se distingue de la dépression, de l'*anxiété d'écriture* et du *traumatic silencing*. Cette sidération ne touche pas uniquement les productions scientifiques, mais également les gestes ordinaires

¹ L'étude portant sur plus de 450 000 signatures d'articles, sans filtrage par pays, déposés sur les plateformes de préprints arXiv et bioRxiv (sciences, technologies, ingénierie et mathématiques)

² *Démission silencieuse* de l'encadrant, retrait de son encadrement, absence de suivi sur le fond

³ « Vous n'êtes peut-être pas faite pour la recherche », « votre enquête sur le terrain, c'était comme un stage »

⁴ « pensez-vous revenir dans votre pays après la thèse ? », « en tout cas vous parlez bien notre langue »

⁵ Travail au laboratoire de nuit, épuisement par l'isolement et le non-soutien, objectifs imposés, proposition de poste contre « allons boire un verre et on verra »

⁶ Dans le prolongement des travaux sur la performativité (Butler, 1990), les *performance studies* (Schechner, 2003) et la dramaturgie des interactions (Goffman, 1959), nous entendons ici par *script communicationnel* un ensemble de rôles intériorisés joués selon des normes et des attentes construites institutionnellement, et qui orientent les manières socialement légitimes de parler, d'écrire et de se présenter. Ces scripts ne sont pas simplement suivis par les acteurs : ils sont continuellement rejoués, ajustés et parfois contestés dans l'interaction.

de communication : répondre à un courriel, rédiger un document administratif ou prendre la parole en réunion. Le sujet ne doute plus seulement de ses compétences ; il doute de sa légitimité même à exister dans l’espace discursif. Les travaux de Boris Cyrulnik, de Caruth et de Felman et Laub montrent que certaines expériences traumatiques peuvent en effet suspendre les capacités de symbolisation et de narration, produisant une fragmentation du récit, l’inhibition de la parole ou des difficultés durables de mise en mots.

Les trois témoignages de femmes chercheuses présentés ici peuvent être interprétés à la lumière de ces analyses¹. Les expériences de harcèlement moral, de direction négligente ou de délégitimation répétée semblent avoir produit non seulement une souffrance psychique, mais également une atteinte durable à la possibilité même de se rendre visible comme sujet savant. Toutes trois doctorantes en SHS, elles ont suivi des parcours différents, mais tous ont abouti à une sidération scripturale d’intensité variable. La première doctorante bénéficiait pourtant d’une allocation doctorale et d’une charge d’enseignement réduite. Elle a quitté sa thèse en quatrième année, à la suite du harcèlement moral de l’encadrant et de l’épuisement professionnel. La jeune femme a déclaré ne pas avoir pris un stylo ni touché un clavier pendant six mois après sa démission, ayant eu une aversion à l’écriture telle qu’il lui était impossible d’écrire même des courriels. Comme certaines autres, elle a quitté définitivement le milieu académique et s’est reconvertie dans le secteur associatif et n’a plus jamais essayé de publier. La deuxième doctorante, étrangère et sans financement sauf quelques petits soutiens ponctuels, a autofinancé sa thèse par des emplois alimentaires et des contrats d’enseignement. Elle a mené son travail doctoral principalement dans l’isolement, a connu plusieurs encadrants et des modalités d’encadrement différentes. Son parcours a été marqué par le retrait de l’encadrement, des disqualifications, ainsi que par des paroles discriminantes et certains gestes sexistes dans le milieu académique. La jeune femme reporte avoir connu plusieurs épisodes traumatiques de délégitimation, des épisodes d’épuisement professionnel et de blocage rédactionnel pendant son long parcours de thèse, et deux épisodes de dépression sévère après la soutenance. Elle travaille dans l’enseignement privé et a réalisé des projets de recherche, mais n’a pu publier d’articles pendant une période de sept ans de sidération scripturale, avec un effet défavorable sur son parcours professionnel. Le long travail d’analyse, de suivi psychologique et des techniques TCC ont pu l’aider un peu. La troisième doctorante, également étrangère et non financée, avec un petit soutien financier de ses parents et quelques contrats de vacation, a, elle aussi, mené un long travail doctoral dans un isolement complet, sous un encadrement décrit comme négligent et disqualifiant, avec de la discrimination verbalisée. La jeune femme a reporté avoir eu des épisodes d’épuisement professionnel et de dépression sévère pendant la durée de sa thèse. Après la soutenance, elle a pris un poste à l’université à l’étranger, mais le sentiment aggravé d’illégitimité et la sidération scripturale l’empêchent de publier depuis dix ans, au prix d’un impact négatif sur sa carrière.

Dans ces situations, écrire, publier ou simplement répondre à des courriels est devenu une expérience associée à la menace, à l’humiliation ou à l’anticipation du jugement. Les phénomènes de sidération rédactionnelle et de parole empêchée relatés par ces chercheuses ne relèvent pas ici uniquement d’un

¹ Les trois trajectoires sont mobilisées comme situations contextualisantes issues d’une démarche réflexive. Elles ne constituent pas un corpus d’entretiens, mais des récits reconstruits à partir d’expériences vécues par les témoins entre 2005-2025, recueillis de manière informelle dans la carrière professionnelle de l’auteure, anonymisés et présentés avec l’accord des personnes concernées. Les données médicales sont reproduites avec l’accord des témoins, elles sont reportées comme des diagnostics posés par des médecins spécialisés (avec le traitement médicamenteux entre six mois et un an, dans les cas de dépression).

manque individuel de confiance, mais s'inscrivent dans des mécanismes plus larges de violence symbolique et de fragilisation de la légitimité intellectuelle des femmes dans l'univers professionnel et académique.

3. Face à la rupture, l'écriture incarnée

Face aux limites des formes académiques conventionnelles pour rendre compte de certaines expériences sensibles, affectives et corporelles, cet article propose à l'analyse une méthode incarnée issue de la *recherche-crétation*. Celle-ci repose sur l'idée que la création artistique peut constituer à la fois un mode d'investigation, un matériau empirique et une forme de production de connaissances (Manning et Massumi). Cette approche est particulièrement pertinente lorsqu'il s'agit d'explorer des phénomènes marqués par le silence, la difficulté de mise en mots ou les dimensions sensibles de l'expérience, qui peuvent notamment émerger à travers des pratiques créatives, narratives ou performatives. La démarche s'appuie sur une positionnalité assumée : l'autrice occupe simultanément la position de sujet de l'expérience étudiée et de chercheuse l'analysant a posteriori, position caractéristique de l'autoethnographie performative (Spry, 2001).¹

Le matériau mobilisé dans cet article est constitué de deux poèmes écrits dans le cadre d'un atelier d'écriture poétique, un atelier associatif régulier de loisir créatif sans visée thérapeutique. Ces deux textes ont été produits par l'autrice (2018, 2020), sans intention scientifique initiale, et sans consignes d'un thème, mais plutôt celles de la forme et de l'utilisation de certaines figures de style (longueur minimale, parallélismes, anaphores, etc.). La construction d'un corpus des mots avant la rédaction se prête pour nous à une émergence sous-consciente d'un corpus chargé émotionnellement, selon les préoccupations du moment.

La sélection des deux textes² et leur analyse ont été réalisées a posteriori, dans un mouvement inductif et réflexif du présent travail mettant en dialogue des expériences vécues de l'autrice et des témoins, les poèmes en tant que matériaux qualitatifs, et les cadres théoriques mobilisés. L'analyse réflexive procède par unités de lecture délimitées — refrain, adresse énonciative, pronoms, rythme, métaphores et scénographie de l'autorité — qui sont mises en connexion avec les cadres théoriques (ventriloquie, performativité de genre, trauma, narration). Les critères interprétatifs privilégient la récurrence, la rupture et la discordance énonciative comme indices d'une tension entre l'expérience vécue et les voix intériorisées. Le « je » n'y est pas envisagé comme un simple témoignage individuel, mais comme un point d'entrée permettant d'interroger des phénomènes sociaux plus larges. L'expérience personnelle devient ainsi un observatoire privilégié du phénomène de l'imposture, des mécanismes de légitimité, des rapports de pouvoir et des effets incorporés des normativités institutionnelles.

Dans le premier poème, centré sur le syndrome de l'imposteur, l'écriture poétique agit comme un espace de mise en forme de la fragmentation intérieure, de l'auto-surveillance et des voix intériorisées

¹ À la suite de Spry, qui propose des critères d'évaluation propres à cette méthodologie — la cohérence entre récit et théorisation, la conscience du corps comme site de savoir, et la vigilance éthique envers les personnes évoquées dans le récit —, notre analyse assume une posture de vulnérabilité contrôlée : l'exposition de soi y sert un objectif analytique et non confessionnel, et les éléments biographiques de tiers ont été anonymisés ou généralisés lorsque leur identification aurait pu leur porter préjudice.

² Les textes originaux de l'autrice écrits dans le cadre de l'atelier depuis 2017 sont conservés dans des cahiers manuscrits, recopiés sur ordinateur, et présentés au public lors des scènes ouvertes ou lors des publications de recueils (poème 2).

de délégitimation.

Dans le second poème, consacré à la critique de la société de la « sur-assurance », l’écriture devient au contraire un geste de dévoilement critique des normes contemporaines de la performance de soi, particulièrement adressées aux femmes dans les espaces professionnels et académiques.

*Poème 1. « Moi, je suis un imposteur »
« Moi, je suis un imposteur
et je ne saisis pas le bonheur.*

*Il paraît que c'est commun
mais soudain
je tombe dedans dans cette rature
et je sature.
Et voici
que je suis un imposteur
oui Monsieur
vous pensez
que je suis très expert
mais que faire
quand je suis face à mes pensées
et que je sais, à 100 %
que je perds la face
devant vos grâces
car je suis un imposteur
et je recherche le bonheur
en vain.*

*Semble-t-il que je l'ai laissé
dans mon enfance
dans l'innocence
dans le gros câlin
et le bisou magique
de maman
qui guérit de tous les maux
oui Monsieur
et j'y crois
dur comme fer
et que je brûle en enfer
si je mens !
Mais seulement
me voilà
cherchant l'équilibre inatteignable
et que diable
car dans ce temps rasoir
elle nous guette
à tout instant
cette quête
illusoire
mais éternelle
à la fois charnelle et spirituelle
de la perfection parfaite.
Et on grimpe et on grimpe
au sommet
et il n'y a pas de "mais"
ni de place pour les seconds
oui, Monsieur,*

*je le sais, Monsieur
seulement voilà
je suis imparfait, Monsieur
et je suis tombé.
N'ayez crainte
je me relève, Monsieur
mais tout ce que je vois
c'est que vous, vous croyez que moi
que je suis un imposteur
et moi, moi je cherche juste le bonheur.*

*Mais ce monde, il s'en fout
et il continue à tourner
et à consommer
les premiers de la classe
les parfaits
les performeurs attirés
les agitateurs des mots
et les méritoires de l'image.
Et je me dis parfois
que c'est dommage
que je ne suis qu'un imposteur
et que je ne cherche que le bonheur.*

*Hélas
c'est comme ça et c'est cocasse
et je ne trouve pas ma place
dans ce spectacle de la vie
et je prie
oui, Monsieur
je prie
pour retrouver ma face perdue
mes désirs, mon cœur, mon âme
et ma flamme
et même si cela paraît si ardu
je prie
pour m'émanciper de moi
et ma foi
construire mon propre été.
Mais c'est plutôt le temps rasoir
et la morosité
dans cette réalité binaire
où, sauf erreur
je suis un imposteur
car je ne saisis pas
le bonheur. »
(Autrice, octobre 2020)*

Ce poème met en scène le « *je* » sous le masque : le syndrome de l'imposteur comme une expérience de délégitimation intériorisée. Il montre de manière répétitive la dissonance ressentie entre l'identité personnelle du moi ressenti et vulnérable, presque celui de l'enfant intérieur (analogies avec l'enfance et l'innocence) et l'identité professionnelle du moi social sous le masque imposé de « performeur parfait » que le sujet doit porter pour répondre aux attentes sociétales. Le masque et le besoin de validation externe se traduisent par le sentiment de « perdre la face ». La répétition de l'expression du refrain « Moi, je suis un imposteur » fonctionne comme une parole saillante, qui transcende le récit, qui

ancrer l'objet de la souffrance revenant « en boucle dans la tête » et met l'indicible en parole. Le choix délibéré d'une voix masculine fait transparaître la stratégie énonciative d'un masque universalisant et une proposition d'un « je » distancié. L'adresse récurrente à « Monsieur », elle, renvoie à une figure d'autorité diffuse — institution, hiérarchie, évaluateur ou ordre social — dont le jugement et les scripts de légitimité professionnelle imposés continuent à habiter le discours du sujet. Cette polyphonie des voix intériorisées rejoint la théorie de la ventriloquie évoquée plus haut (Cooren). Le poème montre que les paroles et même les silences du sujet sont traversées par d'autres voix avec lesquelles il est en tension : les normativités de la légitimité professionnelle dans la société de la performance avec ses injonctions à la compétitivité (« on grimpe au sommet », « pas de place pour les seconds »), à la « quête de la perfection parfaite », à l'*image management* (« agitateurs des mots », « méritoires de l'image »). Or, identifier ces voix et s'adresser à elles permet à l'autrice et aux lecteurs d'en prendre conscience *a posteriori* et de s'en distancier en adoptant une posture réflexive et métacognitive, comme dans la démarche de relecture d'un journal écrit en écriture automatique. Le poème donne également à voir les dimensions sensibles affectives et corporelles du sentiment d'imposture : fatigue, honte, besoin de reconnaissance et peur de l'exposition, mais aussi l'espoir de reprendre le contrôle (« construire son propre été », « tomber », « se relever »)... Loin de constituer une confession, il transforme une expérience de silence et de traumatisme en objet de langage.

Poème 2. « Dédicace aux têtes de turc »

*« Mon orgueil est dressé en garde à vous,
le narcissisme est fané,
il garde en vue encore un peu la tête,
mais vous, le voulez-vous ?
Plus tu sais, plus tu sais que tu ne sais pas.
Ma tête de turc et moi, on fait la fête avec Dunning et Kruger.
Doigt d'honneur en revolver et bang ! dans le dos
de ce neurone trop étroit,
dans sa prison cervicale.
L'aveuglette neuronale,
Est-ce trop banal ?*

*Plus tu sais, plus tu sais que tu ne sais pas.
Ma tête de turc et moi, on fait la fête avec Dunning et Kruger.*

*Mais le néant noir de désamour me hante,
Tous les jours, il m'appelle et il me chuchote dans l'oreille :
"Je m'aime, moi non plus."
Pure merveille.*

*Plus tu sais, plus tu sais que tu ne sais pas.
Ma tête de turc et moi, on fait la fête avec Dunning et Kruger.*

*La soif d'apprendre m'anime,
en pantomime, urgentissime.
Ce héros de Pierrot...
Quel blaireau !
Son jeu, n'est-il pas triste ?
Mais en artiste, il ouvre la boîte de Pandore,
pour en sortir le fou du roi
et en faire son meilleur ami.*

*Plus tu sais, plus tu sais que tu ne sais pas.
Ma tête de turc et moi, on fait la fête avec Dunning et Kruger.*

*Hélas, par ailleurs, de cette boîte de Pandore,
il en sort aussi le mal en strates au goût du jour,-
la pollution politique ordinaire,
le carburant machiavélique
de l'homme mur mais impur...*

*Plus tu sais, plus tu sais que tu ne sais pas.
Ma tête de turc et moi, on fait la fête avec Dunning et Kruger.*

*Et ma tête de turc et moi,
nous voudrions tant faire la fête,
être heureusement imparfaites,
être imparfaitement heureuses,
jouir de l'ordinaire
et se nourrir du nirvana de la normalitude.*

*Plus tu sais, plus tu sais que tu ne sais pas.
Ma tête de turc et moi, on fait la fête avec Dunning et Kruger.*

*Le tableau noir de l'école de la vie,
on va y gribouiller des écrits,
à la craie active,
On ferme les yeux et à l'instinctive...
Et le chat de Schrödinger fera la fête avec nous.*

*Plus tu sais, plus tu sais que tu ne sais pas.
Ma tête de turc et moi, on fait la fête avec Dunning et Kruger. »
(Autrice, mai 2018).*

Lorsque le premier poème centre l'attention du lecteur sur l'expérience intime de l'illégitimité face aux attentes sociétales, ce second texte déplace le regard vers les normes qui valorisent certaines formes de confiance comme signes de compétence. Dans une dénonciation critique de la société de la surconfiance, à travers l'ironie provocatrice et la référence à l'effet Dunning-Kruger¹, le poème oppose la complexité du savoir à la simplification des certitudes affichées. Le refrain « Plus tu sais, plus tu sais que tu ne sais pas » (faisant écho à la célèbre phrase de Socrate « *Tout ce que je sais, c'est que je ne sais rien* ») réhabilite le doute comme composante essentielle de la connaissance et interroge les injonctions contemporaines en filigrane à l'assurance permanente de la société de la performance, associée par certains sociologues critiques à des valeurs de la culture masculiniste (qui s'exprimeraient entre autre dans des phénomènes de prise de l'espace physique et énonciatif, tels que « mansplaining », « manspreading »...). Les figures caricaturales mobilisées dans le poème révèlent le caractère socialement construit de certaines performances d'autorité et rejoignent, sans intention préalable, les critiques féministes de la *confidence culture*. Le texte n'exprime pas un vécu, mais interroge les critères mêmes de la légitimité académique et professionnelle. Dans cette démarche de transformation par la dénonciation, le poème ne se réduit pas à une satire. La revendication d'une « normalitude » et d'une « imperfection heureuse » constitue également une tentative de résistance aux injonctions permanentes de la société de performance et d'excellence.

¹ L'expérience de Dunning et Kruger montrait que les sujets peu connaissant sont plutôt sur-confiants sur leurs compétences et performances, tandis que la tendance s'inverse quand les sujets montent en connaissances. La littérature récente discute et modère ces résultats.

4. De la résilience et de la résistance poétiques

Les poèmes sont appréhendés comme des dispositifs heuristiques, de par les unités de lecture qui permettent une production de connaissance : le refrain, qui ancre et fait entendre en boucle l'objet de la souffrance (« Moi, je suis un imposteur » ; « Plus tu sais, plus tu sais que tu ne sais pas ») ; l'adresse, qui matérialise la figure d'autorité à laquelle le sujet répond (« Monsieur ») ; les pronoms et leur discordance énonciative (le « je » masculin dans un vécu féminin) ; le rythme et ses ruptures ; les métaphores et la scénographie de l'autorité (la caricature du savant sûr de lui, l'ironie mobilisée contre la sur-confiance). Ainsi, les poèmes permettent d'accéder à des dimensions de l'expérience difficilement saisissables autrement : subconscient, affects, effets corporels, tensions identitaires, contradictions, silences ou voix intériorisées. Ils constituent à la fois des traces du phénomène de SI et des espaces de reconfiguration progressive.

L'analyse des deux textes fait apparaître une double fonction de l'écriture poétique, que l'on retrouve plutôt séparément dans la littérature. D'une part, l'acte d'écriture poétique constituerait un espace de *résilience* permettant de remettre en récit une expérience sensible du ressenti de délégitimation difficilement dicible dans les formes académiques conventionnelles. D'autre part, il agirait comme une pratique critique de *résistance* performative capable de questionner les normes de légitimité qui ont contribué à produire cette expérience.

La première fonction de l'écriture poétique mise en évidence ici consiste à transformer une expérience de silence ou de fragmentation traumatique en récit partageable. En effet, les travaux sur le trauma montrent que certaines expériences résistent aux formes ordinaires de narration et produisent des difficultés de symbolisation, de mise en mots ou de témoignage (Caruth ; Felman et Laub). Dans cette perspective, la poésie offrirait un langage capable d'accueillir l'ambiguïté, la contradiction, le subconscient et l'émotion là où un discours autre privilégierait généralement la cohérence et la démonstration. Par ses métaphores, ses analogies, ses images et ses déplacements de sens, l'écriture poétique permet de transmettre des dimensions sensibles d'un vécu difficilement exprimables autrement. Tout sauf *ostensive*, cette forme de communication donne pourtant paradoxalement à voir de manière fine non seulement des idées, mais également des affects, des tensions corporelles et des états de vulnérabilité. Cette articulation entre affect, corps et langage rejoint les réflexions de Cixous et Massumi, qui soulignent le caractère incarné des processus de subjectivation. L'écriture des textes et des poèmes peut ainsi être comprise comme une tentative de réappropriation symbolique de la parole : ces actes d'écriture participent à ce que Cyrulnik décrit comme un travail de *résilience*. Nous soutenons ici son hypothèse appuyée par des nombreuses observations, que ce travail de construction de la résilience dans l'écriture passerait non pas par l'effacement de l'épreuve, mais par sa transformation en récit : « écrire les soleils dans la nuit ». Le « je » devient le « héros » dans l'histoire, et la distanciation à l'égard du traumatisme se fait dans l'ambiguïté de l'acte d'écrire un poème, par le double mouvement du dévoilement et du travestissement de soi.

Cependant, l'écriture poétique ne se limite pas à cette seule fonction médiatrice potentiellement réparatrice. Les travaux en *performance studies* et en études féministes montrent que les performances artistiques peuvent agir comme une pratique critique capable de rendre visibles les normes qui structurent les expériences individuelles (Pollock ; Conquergood). Dans cette perspective, écrire revient non seulement à raconter ce qui est vécu, mais aussi à interroger les récits dominants qui définissent ce qui est considéré comme légitime ou désirable. Cette dimension apparaît particulièrement dans le second poème, qui déplace le regard du sujet vers les normes de sur-assurance valorisées. En mobilisant l'ironie

et l'exagération, le texte révèle le caractère construit de certaines performances d'autorité et rejoint les critiques féministes de la *confidence culture*. La poésie agit alors comme un espace de contre-récit où les catégories de réussite, de compétence ou de légitimité peuvent être réinterrogées. La poésie devient un acte performatif de résistance, car elle rend visibles les normativités qui alimentent le sentiment d'imposture et participe à la production de récits alternatifs. Le doute, la vulnérabilité et l'incertitude cessent d'être des signes de faiblesse pour devenir des ressources critiques. En ce sens, des travaux de Wells et Sobande, de Moore ou de Mandalaki et al. montrent en effet que l'écriture poétique peut constituer une pratique de résistance face aux formes de délégitimation produites par les institutions. En donnant voix à des expériences marginalisées, elle contribue à rendre perceptibles d'autres manières de comprendre et d'habiter le monde social.

Dans une dynamique de la recherche-crédation, les aller-retours entre la création, l'auto-observation réflexive et la recherche théorique permettent d'explorer d'une autre manière les tenants et les aboutissants du phénomène étudié, ici le SI. Réaction traumatique à la délégitimation structurelle et au sentiment d'imposture en tant qu'un construit social, nous proposons ici la notion de la *sidération scripturale* qui apparaît non pas comme un simple blocage rédactionnel, mais comme une atteinte à la capacité même de se reconnaître comme sujet légitime de parole.

L'article explore alors le rôle de l'écriture poétique qui peut intervenir dans ce contexte comme médiation réflexive matérialisée, potentiellement réparatrice, critique et performative. Les résultats d'analyse réflexive des corpus poétiques viennent en soutien de l'hypothèse que l'acte d'écriture ne supprime pas la violence symbolique, mais qu'il permet de la déplacer, de la formaliser et de la rendre partageable – dans une dynamique de *résilience* individuelle et collective face aux mécanismes institutionnels.

Encore plus qu'un moyen de médiation de la résilience en construction, l'écriture poétique peut devenir aussi un acte performatif de résistance, dans la lignée des *performance studies*, susceptible de pouvoir transformer un silence intériorisé en espace critique d'énonciation et de dénonciation des normativités dominantes mises en cause. Ainsi dénoncées, celles-ci peuvent se déplacer alors progressivement dans les représentations sociales vers d'autres registres que « les idéaux désirables », ouvrant la voie à de nouveaux récits sociétaux.

La méthode retenue de recherche-crédation auto-ethnographique inductive comporte des limites de transférabilité assumées : fondée sur des vécus subjectifs et un corpus restreint (deux poèmes, une seule autrice), elle vise non pas une généralisation mais une mise en évidence heuristique de mécanismes du SI partagés avec d'autres auteurs et d'autres contextes, à confirmer par des corpus plus larges.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- AHMED, Sara, *Living a Feminist Life*, Durham, Duke University Press, 2017.
- AIRD, Rebecca E., « From Impostership to Mastersness: Experiences of a Postgraduate Student's Transition to Higher Education Reflected through Poetry », *Journal of Research in Nursing*, vol. 22, nos 6-7, 2017, p. 522-532.
- BIAN, Lin, LESLIE Sarah-Jane et CIMPIAN Andrei, « Gender Stereotypes about Intellectual Ability Emerge Early and Influence Children's Interests », *Science*, vol. 355, n° 6323, 2017, p. 389-391
- BOURDIEU, Pierre, *La domination masculine*, Paris, Seuil, 1998.
- BUTLER, Judith, *Gender Trouble: Feminism and the Subversion of Identity*, New York, Routledge, 1990.

CARUTH, Cathy, *Unclaimed Experience: Trauma, Narrative, and History*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1996.

CHAIGNON, Laurent, DOCAMPO, Domingo et ÉGRET, Daniel, « In Search of a Scientific Elite: Highly Cited Researchers in France », *Scientometrics*, vol. 128, 2023, p. 5191-5215.

CHAPMAN, Owen et SAWCHUK, Kim, « Research-Creation: Intervention, Analysis and "Family Resemblances" », *Canadian Journal of Communication*, vol. 37, no 1, 2012, p. 5-26.

CIXOUS, Hélène, « Le rire de la Méduse », *L'Arc*, no 61, 1975, p. 39-54.

CLANCE, Pauline Rose et IMES, Suzanne Ament, « The Impostor Phenomenon in High Achieving Women: Dynamics and Therapeutic Intervention », *Psychotherapy: Theory, Research & Practice*, vol. 15, no 3, 1978, p. 241-247.

CONQUERGOD, Dwight, « Performance Studies: Interventions and Radical Research », *The Drama Review*, vol. 46, no 2, 2002, p. 145-156.

COOREN, François, « Communication Theory at the Center: Ventriloquism and the Communicative Constitution of Reality », *Journal of Communication*, vol. 62, no 1, 2012, p. 1-20.

CYRULNIK, Boris, *La nuit, j'écrirai des soleils*, Paris, Odile Jacob, 2023 [2019].

DOLIGNIER, Clara, *Plagiat et autorisation : les étudiants face à l'écriture de recherche*, Paris, Classiques Garnier, 2024.

DURU-BELLAT, Marie. À l'école du genre. *Enfances & Psy*, 2016, vol. 69, no 1, p. 90-100.

FELMAN, Shoshana et LAUB, Dori, *Testimony: Crises of Witnessing in Literature, Psychoanalysis, and History*, New York, Routledge, 1992.

GILL, Rosalind et ORGAD, Shani, *Confidence Culture*, Durham, Duke University Press, 2021.

GLOWACKI-DUDKA, Michelle et BAIZE-WARD, Amy, « Poetic Narratives: Midcareer Women Recognizing Their Worth, Overcoming Impostership, and Navigating to Wellness », *Teraźniejszość-Człowiek-Edukacja*, vol. 23, no 2 (90), 2021, p. 47-67.

GOFFMAN, Erving, *The Presentation of Self in Everyday Life*, New York, Anchor Books, 1959.

HUANG, Junming, GATES, Alexander J., SINATRA, Roberta et BARABÁSI, Albert-László, « Historical Comparison of Gender Inequality in Scientific Careers across Countries and Disciplines », *Proceedings of the National Academy of Sciences*, vol. 117, no 9, 2020, p. 4609-4616.

KING, Molly M. et FREDERICKSON, Megan E., « The Pandemic Penalty: The Gendered Effects of COVID-19 on Scientific Productivity », *Socius: Sociological Research for a Dynamic World*, vol. 7, 2021, p. 1-24.

KRUGER, Justin et DUNNING, David, « Unskilled and Unaware of It: How Difficulties in Recognizing One's Own Incompetence Lead to Inflated Self-Assessments », *Journal of Personality and Social Psychology*, vol. 77, no 6, 1999, p. 1121-1134.

LEAPER, Campbell et FRIEDMAN, Carly Kay, « The Socialization of Gender », dans Joan E. GRUSEC et Paul D. HASTINGS (dir.), *Handbook of Socialization: Theory and Research*, New York, Guilford Press, 2007, p. 561-587.

MANDALAKI, Emmanouela, BONCORI, Ilaria et KOSTERA, Monika, « Organizational Poetry as an Embodied Feminist Practice », dans *Poetry and Organizing: Perspectives on the Uses and Value of Poetry in Organization Studies*, 2025, p. 44-58.

MANNING, Erin et MASSUMI, Brian, *Pensée en acte : vingt propositions pour la recherche-crétion*. Dijon, Les Presses du Réel, 2018, 135 pp.

MASSUMI, Brian, *Parables for the Virtual: Movement, Affect, Sensation*, Durham, Duke University Press, 2002.

MESR-SIES, *Enseignement supérieur et recherche. Vers l'égalité femmes-hommes ? Chiffres clés 2024*, Paris, MESR, 8 mars 2024, 90 p. ISBN 978-2-11-172752-6. Disponible en ligne : https://parite.math.cnrs.fr/References/ESRI_chiffres_cles_2024.pdf

MOORE, Amanda, « "Blackboxing It": A Poetic Min(d)ing the Gap of an Imposter Experience in Academia », *Art/Research International: A Transdisciplinary Journal*, vol. 3, no 1, 2018, p. 30-52.

MUSSELIN, Christine et PIGEYRE, Frédérique. « Les effets des mécanismes du recrutement collégial sur la discrimination: le cas des recrutements universitaires ». *Sociologie du travail*, 2008, vol. 50, no 1, p. 48-70.

ORENSTEIN, Peggy, *Schoolgirls: Young Women, Self-Esteem, and the Confidence Gap*, New York, Anchor Books, 2013.

POINT, Sébastien, « Sortir de l'imposture à l'université, questionner l'institution, devenir un bâtard », communication présentée à la 6e journée de recherche: *Actualité des pratiques pédagogiques dans les classes et écoles différentes : Bricolages, hybridations, appropriations... 21 octobre 2019*, Université de Cergy-Pontoise, Gennevilliers, 2020. <https://www.recherchespedagogiesdifferentes.net/textes-des-communications.html>

POLLOCK, Della, « Performative Writing », dans Peggy PHELAN et Jill LANE (dir.), *The Ends of Performance*, New York, New York University Press, 1998, p. 73-103.

PRICE Paul C., HOLCOMB, Bryan et PAYNE, Molly B., « Gender Differences in Impostor Phenomenon: A Meta-Analytic Review », *Current Research in Behavioral Sciences*, vol. 7, 2024. Le DOI 10.1016/j.crbeha.2024.100155

RUDMAN, Laurie A., « Self-Promotion as a Risk Factor for Women: The Costs and Benefits of Counterstereotypical Impression Management », *Journal of Personality and Social Psychology*, vol. 74, no 3, 1998, p. 629-645.

SCHECHNER, Richard. *Performance theory*. New York and London, Routledge, 2003.

SPRY, Tami, « Performing Autoethnography: An Embodied Methodological Praxis », *Qualitative Inquiry*, vol. 7, no 6, 2001, p. 706-732.

WELLS, Jessica R. et SOBANDE, Francesca, « UnBecoming of Academia: Reflexively Resisting Imposterism Through Poetic Praxis as Black Women in UK Higher Education Institutions », dans *The Palgrave Handbook of Imposter Syndrome in Higher Education*, Cham, Palgrave Macmillan, 2022, p. 497-510.

NOTICE BIO-BIBLIOGRAPHIQUE DE L'AUTEURE

Maya VELMURADOVA est docteure en SIC spécialisée en Communication d'action et d'utilité sociétale pour le développement durable, le changement comportemental et social. Elle enseigne les stratégies de la Communication sociétale et durable à l'EJCAM et est Chercheuse associée au co-laboratoire IMSIC, à l'Aix-Marseille Université, France. Elle exerce également en tant que Formatrice consultante dans l'appui à l'entrepreneuriat, et accompagne à titre de Consultante indépendante des projets d'action sociale et publique. Ses travaux portent sur la réception et la production de la communication d'utilité sociétale, la complexité des agirs communicationnels dans ces contextes. Son dernier article est : VELMURADOVA, Maya, LÉVY-TADJINE, Thierry, et TOKATLIOGLU, Sibel. L'alter-entrepreneuriat et ses actes et agirs communicationnels. *Communication & Organisation*, 2024, vol. 65, no 1, p. 85-99.